Chemin faisant

L'ère des régénérateurs

L'humanité convalescente après les excès de sa fureur sanglante a soif de vivre. Il faut qu'elle répare ses pertes effroyables. A l'œuvre de mort doit succéder l'œuvre de vie. Celle-ci ne doit pas moins être tenace que l'autre. C'est un besoin qu'on a constaté de tout temps, mais qui n'a jamais été aussi nécessaire et impérieux que maintenant. Le chevalier de Boufflers disait, dans le goût léger de son temps, pour terminer une courte chanson sur la guerre et l'amour :

Eh! mes amis, peut-on mieux faire
Quand on a dépeuplé la terre
Que de la repeupler après?

Sur un mode plus grave, éloigné, comme il convient, des grâces anacréontiques et pénétré de la sagesse prévoyante d'un Solon, M. Clemenceau, l'autre jour, au Sénat, limitant ses vues à l'avenir et à la prospérité de la France, proclamait hardiment que notre salut résidait dans la repopulation. « Faites des enfants! », s'écriait-il à la Chambre haute, et cet appel, passant par-dessus la tête des pères conscrits, s'adressait surtout à la France. Des enfants, voilà nos meilleures garanties pour le traité de Versailles; voilà nos armes les plus efficaces pour assurer la paix! Une France à natalité restreinte et comme dosée, une France s'endormant dans les joies égoïstes de ce double célibat qu'est une union stérile, serait condamnée à disparaître ou à devenir la proie de voisins aux familles innombrables. M. Clemenceau pense, avec raison, que pour notre pays, vouloir, c'est pouvoir. La santé, la vigueur de la race ne sont pas en question; il ne s'agit que d'une éducation ou plutôt d'une direction de la volonté. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'importe de veiller à ce que notre peuple, par des mesures et des lois d'hygiène, garde sa force. Tout ce qui pourra contribuer, au contraire, à la maintenir et à la développer, méritera le nom de bienfait national.

Serait-ce à tort que nous estimons être une race saine et solide? En tout cas, des hommes bien intentionnés, qui ont juré le salut de l'humanité et ont gagné une éclatante victoire aux Etats-Unis qu'ils ont pris pour premier champ d'expérience, se proposent à cette heure de régénérer la France. Vous devinez quelle est la nature de cette intervention américaine et quel est son but. Allons-nous voir une nouvelle armée débarquant sur nos rivages avec des effectifs grandissant tous les jours? Il lui faudra du monde pour atteindre ses objectifs. Elle fait la guerre non seulement à l'alcoolisme — ce qui ne saurait être trop encouragé, — mais elle veut déterminer et obliger les populations à s'interdire le vin et même la bière. C'est l'armée des fameux « Pussyfooters » qui a mis les Etats-Unis « à sec » — complètement *dry*, comme ils disent. L'alcool, le vin, la bière, tout est défendu là-bas; on n'en débite plus en public — ce qui n'empêche pas d'en consommer dans le privé. Encouragés par ce premier succès, les « Pussyfooters » veulent que la France, qui a subi victorieusement l'épreuve du feu, se soumette à l'épreuve de l'eau. Elle doit sortir de cette épreuve merveilleusement trempée pour les travaux de la paix, pour toutes les conquêtes pacifiques. Elle trouvera à ce régime une vigueur, une jeunesse renouvelées et accrues. Il ne faut plus de spiritueux à un degré quelconque. Ils débilitent et ruinent les organismes les plus solides. Partout où passe l'armée hydrophile qui s'avance, ou mieux se glisse à pas feutrés de félin — ce que signifie à peu près « Pussyfooters » — non seulement les alambics s'évanouissent, mais la vigne et le houblon ne poussent plus. Ces Sammies d'un nouveau genre demandent trop. S'ils venaient chez nous combattre l'alcoolisme, on leur ferait un accueil engageant. Mais vouloir anéantir nos vignobles, quelle folie! Quoi, tarir nos sources de joie, de santé, de belle humeur! Raser le Bordelais, la Bourgogne, la Champagne, pour ne point parler de ces coins de terre qui fournissent des crus rares, d'un bouquet spécial, ce serait une dévastation plus sacrilège que celles des Boches dans le nord et l'est. Qui peut assez méconnaître notre pays pour oser attenter à l'existence du simple « pinard », du pinard qui a donné du cœur à nos poilus, du pinard qui, dans la légende populaire, partagera avec la Madelon les honneurs de la victoire? Probablement que les « Pussyfooters » se rendent compte de la difficulté de leur entreprise. Ils ont envoyé, paraît-il, une reconnaissance discrète. Le *Daily Mail* de Paris, qui nous annonçait vendredi dernier cette grande nouvelle, nous apprenait que les apôtres de la sécheresse avaient disparu, sans laisser de trace, dans un vague petit hôtel. M. Robert Johnson, accompagné de M. Frédéric Shackleton ont échappé aux recherches de notre confrère. Ils auraient refusé de descendre dans un palace ou un de ces hôtels de premier plan dans lesquels l'*American Bar*, qui en constitue un des attraits, eût semblé aux deux apôtres un défi et une profanation. Ces mots jurent désormais : dans un bar il n'y a plus rien d'américain; en Amérique il n'y a plus rien d'un bar. Vainement donc, nos confrères anglais ont-ils fouillé tous les hôtels modestes et retirés de la capitale. De la cave aux gouttières, pas l'ombre d'un « Pussyfooter ». La raison de leur invisibilité tiendrait moins à leur prudence qu'à leur manque d'armes. Ils se seraient embarqués avec une armée de tracts, de brochures, de pamphlets destinés à convertir notre peuple. Ces brochures auraient été écrites en français, à New-York — et ce français, en arrivant en France, a été jugé insuffisant, plein de fautes. Il n'aurait pas converti, il aurait fait rire. On le met au point actuellement. Nous ne perdrons rien pour attendre. Quand ils seront prêts, les régénérateurs américains ouvriront leur campagne. Il ne tiendra qu'à la France d'avoir, à ce qu'ils affirment, des artères toujours souples et une longévité qui fera l'orgueil de notre race.

Il n'est question que de prolonger la vie humaine. Sans doute, pour réagir contre l'œuvre de mort de la guerre, l'humanité a droit à une compensation. Tandis que les « Pussyfooters » nous promettent une abondance de jours heureux, si nous acceptons leur régime, voici qu'une découverte, dont on a parlé beaucoup cette semaine, rendrait tout régime inutile. A quoi bon se préoccuper de l'usure des organes, quand ces organes peuvent être remplacés ou vivifiés par des sucs de glandes neuves. Des greffes judicieusement pratiquées rendront au corps humain la sève printanière. Le docteur Serge Voronof, chef du laboratoire de physiologie au Collège de France, a obtenu des résultats extraordinaires, d'abord sur des béliers et des boucs. Il a rendu la vigueur à des boucs fatigués, n'en pouvant plus. Il a essayé sa méthode sur l'homme, et il a déclaré, dans une interview, qu'un de ses clients, presque septuagénaire, avait retrouvé, à la suite de la greffe miraculeuse, tous les avantages d'une santé virile. Sans doute, les cheveux étaient restés blancs et les rides aussi profondes; mais sous cette apparence sénile se cachaient des trésors, des réserves de jeunesse. Ce sont les glandes de singe qui opèrent ces miracles. Comme les hommes jeunes ne se déferaient pas volontiers de leurs glandes indispensables, il a fallu s'adresser aux animaux qui physiologiquement leur ressemblent comme des frères d'un avant-premier lit. Quelles perspectives s'ouvrent maintenant devant l'humanité ravie! Quels débouchés pour le singe! Le vieil ancêtre de notre race va être recherché et attiré dans nos villes. On ne le verra plus dans les music-halls sous les espèces d'un Consul. Il y aura dans les cités dignes de ce nom des marchés, des bourses de singes. Et certainement, avant peu, vous verrez se fonder, pour l'élevage et l'importation des singes, des compagnies, des sociétés, qui sous les noms de « Royal Baboon » ou d' « African Ape » l'emporteront, par le chiffre de leurs affaires et de leurs dividendes, sur les trusts de pétroles.

JOSEPH GALTIER.

NOUVELLES DU JOUR

COUR DE JUSTICE

M. Pérès, président de la commission d'instruction de la Cour de Justice, a transmis au président, M. Antonin Dubost, le dossier et les résultats de l'enquête supplémentaire dont il avait été chargé à la suite des nouvelles allégations de Pierre Lenoir.

La cérémonie de Nancy

Nous avons publié hier le texte du discours prononcé à Nancy par le président de la République, à l'occasion de la remise, à la capitale lorraine, de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre.

M. Simon, maire de Nancy, a répondu en ces termes au discours de M. Poincaré :

Monsieur le président de la République,

La ville de Nancy vous remercie; elle ne pouvait avoir de joie plus profonde et de fierté plus haute que d'entendre le chef de l'Etat témoigner ainsi, au nom de la nation, de son patriotisme. Jamais, elle n'oubliera les superbes paroles que vous venez de dire à son honneur. Cette croix de la Légion d'honneur, cette Croix de guerre rappelleront de génération en génération à nos enfants qu'aux plus dures années de la grande épreuve Nancy a fait son devoir. En les voyant dans les armes de la cité, ils ne seront pas seulement plus fiers d'être Nancéens, ils sentiront qu'un tel titre de noblesse oblige, et donneront leurs cœurs, s'il le faut leur vie à la patrie comme l'ont fait leurs grands aînés.

Le président de la République est rentré à Paris hier soir et a été salué à son arrivée par M. Jeanneney, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du conseil.

M. Nail à Pontivy

M. Louis Nail, garde des sceaux, ministre de la justice, accompagné de M. Leroux, conseiller d'Etat, directeur de son cabinet, du préfet du Morbihan et de M. Lebourneuf, chef de son secrétariat particulier, s'est rendu hier à Pontivy où il a visité l'hôpital et le concours organisé par la société d'agriculture.

Une manifestation a eu lieu sur la place Nationale; les sociétés de combattants, de mutilés, de gymnastique, des représentants de toutes les communes, des enfants des écoles ont défilé devant le garde des sceaux.

Au cours d'un banquet qui a suivi, M. Nail a prononcé un discours dans lequel il a rappelé les grands événements de la guerre et exposé les lignes principales du traité de paix et les motifs pour lesquels le Parlement l'a ratifié.

Il a montré que si, pas plus qu'aucune œuvre humaine, ce traité n'est parfait, il apporte du moins à la France toutes les réparations et les garanties que nous avions le droit d'attendre de la victoire.

S'expliquant sur le programme de demain, l'orateur a justifié la nécessité de l'union et indiqué que l'heure n'était pas aux discussions philosophiques.

Sur la proposition du maire, l'adresse ci-dessous a été votée à l'unanimité :

« Au banquet qui clôture les fêtes agricoles de Pontivy, après le patriotique discours prononcé par M. Louis Nail, ministre de la justice, les 500 convives, heureux d'apprendre la ratification définitive du traité avec l'Allemagne, adressent le témoignage de leur dévouement et de leur reconnaissance à M. Georges Clemenceau, artisan glorieux de la victoire et de la paix. »

Le bloc national républicain

Nous avons signalé le refus du Comité républicain du commerce et de l'industrie, d'une part, et d'autre part du parti de la « Démocratie nouvelle », de participer à l'action électorale du bloc national républicain. Commentant ce refus, qu'il considère comme une défection, M. Albert Orry, secrétaire du parti socialiste national promoteur de l'organisation nouvelle, a fait les déclarations que voici :

Nous ne pouvons que regretter la décision du comité Mascuraud. La place du parti radical était dans le « bloc national ».

Nous espérons d'ailleurs que le parti radical comprendra que son devoir est d'oublier les querelles d'avant-guerre et d'unir les partis de l'ordre contre le parti de la guerre civile. Les incidents de Brest, qui nous offrent un avant-goût de la politique poursuivie par le parti unifié, dicteront aux radicaux leur ligne de conduite.

Le parti radical et la « Démocratie nouvelle », ou plutôt les comités de ces organisations, puisque nous avons la certitude de rallier à nous la majorité de leurs adhérents, devraient s'inspirer de l'attitude du parti unifié. Il a su, lui, taire ses rancunes. En vue des élections, l'apaisement s'est fait entre les différentes fractions opposées. On n'y parle plus d'exclusion..

Je reste persuadé que tous les républicains radicaux ou autres, quelle que soit leur nuance, entre MM. Jacques Sadoul et Rappoport, pour ne citer que ces deux noms et n'importe quel autre candidat, fût-il même un républicain modéré, n'auront aucune hésitation.

Le discours de M. Clemenceau

Dans l'avant-propos dont nous avions fait précéder le discours prononcé au Sénat par M. Clemenceau, une phrase a été dénaturée par une erreur typographique.

Nous avions écrit pour caractériser la parole du président du conseil : « Ce n'est pas la faconde des mots (et non point des notes, comme cela fut imprimé); c'est l'éloquence des idées. »

Le maréchal Joffre à Perpignan

Un banquet populaire a été donné hier, à Perpignan, en l'honneur du maréchal Joffre.

A la table d'honneur, autour du maréchal, avaient pris place le préfet du département, le maire de Perpignan, les généraux, les représentants du département et des communes des Pyrénées-Orientales, ainsi que tous les membres des délégations provençale et catalane.

Au champagne, des toasts ont été prononcés par MM. Denis, maire de Perpignan; Lambry, préfet des Pyrénées-Orientales; Vilar, sénateur; Despramons, avocat, membres du comité organisateur des fêtes; Salvet, maire de Rivesaltes; Emile Sicart, au nom des Félibres provençaux; le docteur Roca qui, au nom de la délégation catalane, a déclaré que la Catalogne avait spontanément porté secours à la France, parce que la civilisation était menacée par la barbarie teutonne.

Le maréchal Joffre a remercié en assurant qu'il était sensible aux hommages du Roussillon, de la Provence et de la Catalogne, et a dit que la victoire de la France deviendrait éclatante si le peuple se mettait résolument au travail.

Dans la matinée d'hier, le maréchal Joffre avait assisté à une fête militaire, au cours de laquelle il a reçu des souvenirs et hommages offerts par les Roussillonnais et les Provençaux. Au cours de cette cérémonie, le général Deville, commandant le 16e corps d'armée, a présenté au maréchal les drapeaux et étendards de la 32e division.

Le maréchal Joffre a accepté l'invitation qui lui a été faite d'aller présider les jeux floraux de Barcelone au mois de mai prochain.

La fédération des sociétés de culture physique

La fédération nationale des sociétés de culture physique, de tir et de sports a célébré hier, au Trocadéro, la rentrée dans leurs foyers des instructeurs et des élèves de ses sociétés adhérentes.

La cérémonie était présidée par le général Berdoulat, gouverneur militaire de Paris. Le ministre de la marine était représenté par l'amiral Grandclément.

M. Roger Trousselle prit le premier la parole. Il a invité les jeunes gens à venir dans les sociétés de culture physique, à apprendre à cultiver leur moral et à secouer cette vague de paresse, excuse trop fréquente, en ce moment, de toutes les petites lâchetés de la vie.

Les mots « vague de paresse » ne sont pas admis dans nos sociétés, a-t-il dit. Pas de paresse, mais du travail intensif dans tous les ordres de l'activité humaine, production matérielle, labeur intellectuel, œuvres sociales et moralisatrices. C'est à vous, hommes des jeunes générations, qu'il appartient de vous préparer sans relâche, de fortifier vos muscles, d'élever votre âme et de travailler de tout votre cœur à devenir des hommes, pour que vive éternellement dans le triomphe du droit et de la justice, par le courage, le dévouement et la moralité de ses enfants, notre France immortelle.

M. Lattès a souligné, dans son discours, combien, plus peut-être qu'avant la guerre, ces œuvres de culture physique et de préparation militaire avaient acquis d'utilité et d'expérience pour la sauvegarde de la patrie. Il a démontré par l'Histoire en rappelant par les faits ce qui s'était passé en 1808, comment la Prusse avait su déjouer les précautions prises par Napoléon Ier, et en exposant ce qui se passe en ce moment au delà du Rhin et les ruses de l'Allemagne moderne, qu'il fallait nous tenir toujours prêts.

Faisons donc ouvertement, a-t-il dit, ce que l'Allemagne prépare hypocritement, dans l'ombre. Qu'une loi rende l'éducation physique sportive et la préparation au service militaire obligatoires partout et pour tous. La maxime *Ludus pro patria* n'aura jamais pris une signification plus élevée, puisqu'elle mettra à même la nation tout entière de se lever comme un seul homme si jamais cela devenait nécessaire pour la défense de sa liberté, son indépendance, son sol.

Enfin, et ce qui donnait à cette solennité une plus grande importance, et qui ne peut manquer d'avoir une heureuse répercussion en Allemagne, en prouvant d'une manière tangible l'union intime de tous les Français en vue de cette préparation intensive et raisonnée au développement physique des jeunes Français et à leur culture morale dans la religion de la patrie, c'est que MM. Lattès et Roger Trousselle ont proclamé dans leurs discours la parfaite concordance de leurs vues et l'union fraternelle, l'entente complète qui est établie d'une manière définitive entre les deux grandes fédérations nationales des sociétés de culture physique et de préparation militaire pour le plus grand bien de la grande cause de la défense de la France.

Les opérations des caisses d'épargne

Voici le relevé des opérations des caisses d'épargne ordinaires avec la Caisse des dépôts et consignations, du 1er au 10 octobre 1919 :

Dépôts de fonds	17,927,111 12
Retraits de fonds	2,879,115 29
Excédent de dépôts	15,047,995 83
Excédent de dépôts du 1er janvier au 10 octobre 1919	765,299,426 96

CHRONIQUE ÉLECTORALE

ARDENNES. — La fédération socialiste des Ardennes a procédé à la désignation de ses six candidats : MM. Charles Boutet, conseiller général; Emile Jevais, directeur de l'union coopérative; Cacheleux, maire de Mohon, conseiller général; Henry Doizy, député sortant; Albert Demoulin, député sortant; E. Lassalle, ancien député.

Le parti radical socialiste et l'Alliance démocratique ont échangé des vues. Un programme commun sera élaboré et les candidats désignés ensuite.

GIRONDE. — Le *Cri populaire*, journal d'union socialiste et ouvrière, paraissant le dimanche, publie, dans son numéro du 12 octobre, la liste ci-dessous des candidats socialistes :

MM. Calixte Camelle, député sortant; Maurice Boisseau, docteur en médecine; Antoine Cayrel, secrétaire de la section de Bordeaux du parti socialiste; Arthur Gibaud, industriel; Henri Larroque, secrétaire général de la fédération du parti socialiste; Gabriel Lafaye, mécanicien; Antonin Larroque, conseiller municipal de Saint-Médard-en-Jalles; Adrien Marquet, conseiller municipal de Bordeaux; Valentin Maurin, propriétaire; Joseph Mourgues, serrurier; Raoul Rebeyrol, instituteur; Amédée Saint-Germain, adjoint au maire de Bordeaux.

HÉRAULT. — Hier a eu lieu, à Montpellier, une réunion de la section montpelliéraine de l'Union des démobilisés. Cette section avait à statuer sur son action politique et sa participation aux élections législatives. La section a décidé à l'unanimité de rester neutre dans les conflits politiques, de s'abstenir de toute action électorale, et de consacrer son activité aux œuvres.

Le vote de la section de Montpellier aura sa répercussion sur l'attitude de la fédération, car les votes des autres sections consultées se répartissaient de telle façon que le vote de Montpellier, qui a 1,200 adhérents, devait faire pencher la balance du côté où il se porterait. Montpellier assure donc la victoire des neutralistes.

La fédération radicale socialiste a donné mandat à M. Lafferre, député sortant, de constituer une liste de candidats qui sera soumise à la ratification d'un congrès, qui se tiendra dimanche prochain à Montpellier et auquel ont été conviés les radicaux et les républicains socialistes nuance Briand, et aussi, ce qui est nouveau, les adhérents de l'Alliance démocratique.

COURRIER LITTÉRAIRE

La « jeunesse fabuleuse » de Charles Nodier

« Tu abuses un peu trop de l'honneur d'avoir été guillotiné avec ces pauvres Girondins », disait le journaliste Martinville à son ami Charles Nodier, pour se moquer aimablement des anecdotes que l'auteur de la *Fée aux miettes* prenait plaisir à conter avec tant d'esprit et si peu de vraisemblance. La précision n'était pas le fort du bonhomme, et Sainte-Beuve, qui a parlé de sa « jeunesse fabuleuse » a pu dire de lui qu'il avait le don de l'inexactitude. Il ne s'en souciait pas le moins du monde, et professait que la vérité est inutile. Du moins le fait-il dire à son propre père, le magistrat, *in fine* de l'un de ses contes, *François les bas bleus*. Aussi faut-il n'accorder qu'une créance très relative à ses souvenirs personnels, à ses récits historiques et à tout ce qu'il a écrit, au gré d'une mémoire incertaine et trop sujette à rêveries. Dans un ouvrage qu'il va publier prochainement, un érudit, M. Léonce Pingaud, s'est diverti à prendre en flagrant délit d'imagination le « cher Nodier » des romantiques, dans les récits qu'il a laissés de sa jeunesse. Les archives de la bibliothèque de Besançon et les papiers inédits de son ami Weiss permettent de les recouper avec succès. C'est une mise au point amusante pour les amateurs d'historiettes littéraires.

A l'en croire, Nodier eût été un redoutable conspirateur; il aurait donné beaucoup de fil à retordre à la police de Napoléon, et les plus crédules de ses amis ont versé bien des pleurs sur ses prisons, ses proscriptions, voire ses condamnations à mort et ses jours errants passés dans les montagnes de la Franche-Comté à dépister les limiers de Fouché. N'avait-il pas projeté d'enlever le Premier Consul et de le supprimer, pour restituer la France à ses maîtres légitimes — Jacobins ou Bourbons, on ne sait pas? — Fables que tout cela. Nodier n'a jamais mis les pieds au Temple. Rendu suspect par sa satire *la Napoleone*, il fut remis en liberté presque aussitôt après son arrestation, ayant racheté par des vers où l'empereur était comparé à Scipion, les précédents où la police n'avait pas trouvé matière à poursuites plus sérieuses. On se contenta d'enjoindre au jeune poète de retourner chez son vieux père et de n'avoir pas à quitter sa province natale sans autorisation. Voilà à quoi se borne la proscription du futur « docteur Néophobus ». Même, Fouché le fit par la suite nommer bibliothécaire à Laybach, en Illyrie, où il publia un journal, le *Télégraphe*. Il est vrai que Nodier, qui avait acclamé le 18 brumaire et devait en 1814 applaudir au retour des Bourbons, a, dans son *Histoire des sociétés secrètes de l'armée*, prétendu avoir été l'âme de ces « philadelphes » chouans et jacobins, qui, avec un certain colonel Oudet et le général Malet, firent une mystérieuse opposition à l'Empire et, selon lui, préparèrent occulement sa chute, dans l'armée même. M. Pingaud réduit à ses justes proportions l'innocente action des « philadelphes ».

C'est que le bon Nodier avait un goût extrême pour les chimères. Sans doute ce sceptique aimable, nourri de Montaigne, fantaisiste à la Hoffmann, à la Cazotte et à la Sterne, pensait-il, comme M. Anatole France, que l'histoire n'est qu'un art d'imagination, à tout le moins une science bien conjecturale. Il était irrémédiablement brouillé avec la chronologie, et la chasse aux faits n'était pour lui qu'une occasion de promenade au pays des contes, ni plus ni moins que ces menus points de grammaire et de bibliophilie, où il excellait, ou que ces insectes qu'il a si joliment décrits et chantés :

Chasseurs ingénieux, innocents architectes,
Hôtes légers des fleurs, créés pour les beaux jours...

Il disait avec ingénuité qu'on « est bien autrement à son aise quand on invente » — et que tout le plaisir de la vie est de se souvenir: car « on ne recommence plus, mais se souvenir, c'est presque recommencer ». Voilà pourquoi, sans doute, ce fantasque ami des lutins et des fées, ce bibliomane invétéré, ce pré-romantique inspira tant d'affection et de déférence aux jeunes gens de 1830. Sa conversation était irrésistible; on lui passait d'être bien souvent à côté de la vérité, et de ne pas aimer la vraisemblance: il contait si bien! Et puis, Jules Janin l'a observé avec finesse: il ne portait ombrage à quiconque, car il était d'un autre temps, et « ne se trouvait sur le chemin de personne ». — *Emile Henriot.*

— *Une nouvelle académie.*

Plusieurs jeunes écrivains viennent de fonder une académie nouvelle — l'Académie du Figuier, — qui décernera tous les ans un prix de 1,000 francs à un littérateur débutant, pour une œuvre manuscrite, qui sera ensuite publiée dans les trois mois. Les nouveaux « académiciens » sont MM. Mercereau, G. Larronde, G.-L. Tautain, Nicolas Bauduin, G. Sauvebois, Fernand Divoire, Canudo, Florian-Parmentier, Aubault de la Haute-Chambre et Pierre Jaudon.

— *Le Roman.*

Parmi les romans récemment parus, on signale : *la Terreur*, de M. Paul Ginisty; *les Sept parmi les hommes*, de M. Tserstevens; une édition nouvelle des *Innocents*, de M. Francis Carco, avec rétablissement des passages précédemment coupés par la censure; *le Grand amour de M. Delormeau*, de M. J. Montargis. D'autre part, *la Nouvelle Revue française* vient de commencer la publication du dernier roman de M. André Gide, *la Symphonie pastorale*.

— *Inédits et curiosités littéraires.*

L'éditeur à qui l'on doit la publication des contes inédits de Barbey d'Aurevilly (*le Cachet d'onyx* et *Lea*) se propose de faire paraître dans la même collection un ouvrage posthume de Péladan, *le Livre secret*; différents *Reliquiæ*, de Jules Laforgue (*Aquarium, Chronique parisienne, Notes*); trois contes choisis de Villiers de l'Isle-Adam, et une édition définitive du *Clottre*, de Verhaeren, telle que le poète l'avait lui-même préparée. Ces ouvrages paraîtront ornés de gravures et de dessins de H. de Groux, de Montald et de Daragnès.

— *Histoire littéraire.*

M. Gustave Simon revient sur la question naguère controversée des relations littéraires d'Alexandre Dumas et de Maquet, et publie aujourd'hui en librairie son *Histoire d'une collaboration*, d'après des documents inédits, auxquels il a joint différents portraits et facsimilés. A rapprocher de cet ouvrage, le volume publié autrefois par M. Hyppolite Parigot sur Alexandre Dumas père, dans la collection des Grands Ecrivains français. M. Léon Deffoux traite de différentes questions concernant les Goncourt et les dernières volontés de l'auteur de *Chérie*, dans *Du Testament à l'Académie Goncourt*, d'après des documents également inédits.

— *Autour de la guerre.*

M. Hanotaux vient de publier *l'Aisne pendant la grande guerre*, courte monographie de la collection « la France dévastée »; M. l'abbé Wetterlé fait paraître *l'Alsace et la Guerre*. Notre collaborateur M. Gentizon réunit en un volume la première partie de ses correspondances publiées par le *Temps* sur la *Révolution allemande*. Enfin, MM. Schrader, Prudent et Anthoine ont dressé une grande carte de la *France nouvelle*, telle que l'a rectifiée le traité de Versailles.

— *A l'étranger.*

On vient de célébrer en Angleterre le 70e anniversaire du grand écrivain britannique Edmund Gosse, dont nos lecteurs ont eu fréquemment l'occasion d'apprécier la haute valeur et dont ils connaissent au surplus la clairvoyante sympathie pour la France. Une adresse signée par quelques-uns des écrivains les plus connus de l'heure actuelle et par de nombreux admirateurs lui a été remise.

〰 *La Poésie.*

M. Charles Régismanset publie un recueil de vers écrits pour la plupart pendant la guerre, *l'Ombre sanglante*; de M. Charles Moulié, *le Fer et la flamme*; de M. Pierre de Nolhac, un choix de sonnets anciens et nouveaux, dans une mince plaquette à l'usage des amateurs; de M. Blaise Cendrars, *Dix-neuf poèmes élastiques*; et de M. Gaspard Michel, *Desseins des Sources*. A signaler également une *Anthologie poétique française* du dix-huitième siècle, avec préface et notes de M. Maurice Allem.

DANS LES SPECTACLES

Un incident s'est produit entre le comité intersyndical du spectacle et la chambre syndicale des directeurs. Il a été provoqué par le refus de Mme Rasimi, directrice de Ba-Ta-Clan, de reprendre trois machinistes qui étaient, la saison dernière, occupés dans son établissement.

L'incident est relaté de la façon suivante par M. Dufrenne, dans une note qu'il a communiquée hier soir :

Ba-Ta-Clan, concert dirigé par Mme Rasimi, avait annoncé sa réouverture pour vendredi 10 octobre.

La répétition générale à bureaux ouverts devait avoir lieu à 8 h. 30.

A 8 heures, le comité intersyndical, représenté par M. Bary, secrétaire général, MM. Legris, Charlot, Albens, un délégué de Marseille, etc., se présentait dans le bureau de Mme Rasimi, et lui intimait l'ordre de reprendre trois machinistes ne faisant plus partie de la maison depuis la saison dernière, c'est-à-dire il y a huit mois, et qui avaient été remplacés par trois autres machinistes syndiqués.

Nombreuses menaces furent faites à Mme Rasimi. Le délégué de Marseille allu jusqu'à la menacer de faire interdire toutes les représentations de ses revues qui doivent avoir lieu très prochainement au Casino de Marseille, si elle ne se pliait pas aux exigences de Paris.

Mme Rasimi, terrorisée, téléphona à M. Dufrenne, président de la chambre syndicale des directeurs, le suppliant de venir la trouver immédiatement à Ba-Ta-Clan.

M. Dufrenne se rendit tout de suite au concert et trouva Mme Rasimi entourée des six représentants du conseil intersyndical; mis au courant des faits, il s'indigna violemment de tels procédés et agissements vis-à-vis d'une femme seule, et menaça de représailles personnelles le comité intersyndical, qui, devant cette attitude très énergique, se retira.

Les membres de la Chambre syndicale des directeurs de spectacles se sont réunis pour examiner les suites que comportait cet incident; ils ont voté un ordre du jour ainsi conçu :

Après avoir pris connaissance de ces faits qui rompent toutes les conventions établies, puisque tous différends devaient être discutés de syndicat à syndicat, la chambre syndicale des directeurs de spectacle de France, réunie en assemblée générale, décide à l'unanimité de rompre toutes relations avec le conseil intersyndical de la fédération du spectacle, entendant discuter à l'avenir avec chaque syndicat ses revendications personnelles.

M. Legris, secrétaire général de la fédération du spectacle, interrogé sur le même incident, a déclaré qu'il n'a qu'une « importance très relative ». Il parle d'un malentendu, et se défend d'avoir voulu interrompre la représentation de Mme Rasimi, et il s'étonne au surplus, de la décision prise par les directeurs. Enfin, il annonce que le comité intersyndical prendra les mesures que comporte la situation « ayant conscience d'avoir rempli ses engagements et d'avoir prouvé son esprit de conciliation ».

AU JOUR LE JOUR

L'abolition de la censure

La censure est décédée dans la soirée d'hier, à l'âge de cinq ans, deux mois et sept jours.

Sa naissance fut marquée par des phénomènes du plus fâcheux présage : un grand cliquetis d'armes, le piétinement sourd de troupes en marche, le grondement de la foudre, un horizon affreusement noir et coupé, par instants, de larges nappes rouges comme de feu et de sang, des nuages, qui semblaient des armées s'avançant l'une contre l'autre, et d'où, sans cesse, sortaient des éclairs, une terrible odeur de poudre, le vol de grands oiseaux pareils à des bêtes apocalyptiques, moitié animaux, moitié hommes, l'apparition dans les mers d'autres monstres, qu'on eût pris pour d'énormes baleines cuirassées de fer, et qui tantôt flottaient à la surface des eaux et tantôt plongeaient dans ses profondeurs, mille autres signes encore tout aussi terrifiants, où les moins superstitieux voyaient une preuve manifeste de la colère des dieux.

Cet enfant, venu au monde dans un temps si plein d'inquiétants mystères, eut, en effet, une carrière agitée et bien des fois il sembla à la veille de périr, mais toujours, étant d'une constitution robuste et entouré de médecins qui s'ingéniaient pour prolonger sa vie, il reprit le dessus, et sa courte existence se poursuivit au milieu des malédictions, plus violentes à mesure qu'il croissait en âge sans croître à la fois en sagesse. Pourtant, à cause de l'angoisse qui serrait tous les cœurs, il avait été bien accueilli et tendrement choyé. Mais c'était un mauvais enfant.

On l'appelait usuellement la Censure; plus familièrement, on le désignait par le vieux sobriquet d'Anastasie; mais son père, le ministère de la guerre, lui avait donné le prénom de Bureau de la presse, que, plus tard il changea pour celui de Service de la presse, sans changer en même temps de caractère. On ne peut s'étonner que, ayant un tel père, il ait montré des instincts agressifs. Avec les années, cependant, son tempérament combatif finit par s'atténuer un peu; du moins, il mit plus de discrétion dans ses emportements, qui devinrent plus rares, perdirent de leur violence et ne s'accompagnèrent plus de cris, jurements et menaces.

L'Histoire recueillera, avec la même curiosité qu'elle apportera à enregistrer les événements de sa brève mais mouvementée carrière, le billet de faire-part de sa naissance, qui survint le 4 août 1914. Il était ainsi conçu :

Il est interdit de publier aucune nouvelle relative aux événements de guerre : mobilisation, mouvements, embarquements, transports de troupes, composition des armées, effectifs, etc., qui n'ait pas été communiquée par le bureau de la presse organisé par le ministère de la guerre.

MM. les directeurs des diverses publications quotidiennes et périodiques... devront faire remettre au ministère de la guerre (bureau de la presse) les épreuves définitives de chaque numéro aussitôt que la dernière page aura été composée.

Le journal ou la publication intéressé sera, d'ailleurs, libre, après l'envoi de cette épreuve, de procéder au tirage et à la vente sans autre formalité. Mais il s'exposerait à la saisie immédiate si l'examen de l'épreuve permettait de constater l'insertion d'une nouvelle militaire quelconque qui n'ait pas été communiquée par les soins du bureau de la presse du ministère de la guerre.

Tout d'abord, comme on voit par cette note adressée à tous les journaux, dans la journée tragique du 4 août 1914 et qui portait la signature de M. Messimy, ministre de la guerre, le rôle du Bureau de la presse était seulement, à l'origine, d'empêcher la divulgation d'informations militaires sur lesquelles l'intérêt national exigeait que le silence le plus absolu fût fait. Ce même contrôle s'imposait en matière d'informations diplomatiques, encore qu'il n'en soit point question dans le communiqué que l'on vient de lire. Tant que le Bureau de la presse que, dès les premiers jours, on prit l'habitude d'appeler la Censure, limita sa tâche à l'exercice de la fonction ainsi définie, son action fut approuvée, encouragée et secondée par le public lui-même : mais bientôt, sous le commode prétexte d'empêcher qu'aucune atteinte ne fût portée à l'« union sacrée » qui, à l'appel du président de la République, avait été conclue entre tous les partis et toutes les opinions et croyances, la Censure prétendit s'opposer à la publication de toute critique sur un sujet d'ordre politique ou administratif et s'employa plus spécialement à ne point tolérer la discussion des actes et des erreurs du gouvernement et du Parlement, ni la moindre allusion à la personne des hommes qui détenaient une part, petite ou grande, des pouvoirs publics. Et c'est alors que les difficultés commençèrent : la liberté de la presse cessa d'être respectée; la plume des journalistes fut réduite à être serve d'une autorité d'autant plus puissante qu'elle était protégée par un anonymat plus jalousement gardé et qu'elle disposait d'un moyen de coercition plus fort et plus sûr : la saisie pure et simple des journaux qui ne se pliaient point à ses volontés. Dès lors, chaque jour, à coups de téléphone, rédacteurs en chef ou secrétaires de la rédaction eurent à batailler contre la Censure pour défendre leur droit de renseigner les lecteurs sur les faits qui n'intéressaient point la sûreté de l'Etat; dans les colonnes noires des journaux parurent de larges « blancs », qui étaient comme une porte ouverte sur le mystère et laissaient rêveur ou inquiétaient le lecteur, soupçonneux par nature, et à qui ces « échoppages » donnaient à croire qu'on voulait lui cacher la vérité. Le public, qui saisissait les journaux des sujets qu'il avait de se plaindre, s'indignait de ne jamais les voir accueillir ses doléances et les accusait de complaisance; les journaux élevaient contre un régime abusif et intolérable des protestations et des récriminations qui restaient vaines; chaque nouveau président du conseil en prenant le pouvoir, déclarait solennellement qu'il allait réduire le rôle de la Censure à sa véritable tâche, mais n'en faisait rien; la Censure avait la vie dure et ses mains robustes continuaient à manier ses ciseaux avec une ardeur qui ne connaissait jamais de fatigue et un zèle intempestif et maladroit, opérant souvent au petit bonheur et sans avoir toujours bien compris des consignes que ceux qui les donnaient avaient pris soin de laisser vagues, quoique étroites, rognant, taillant ou coupant, selon les suggestions de sa fantaisie ou des conceptions particulières qu'elle était seule à connaître, commettant des gaffes et parfois aboutissant, dans la suppression qu'elle exigeait, à des conséquences ridicules. A titre d'exemple de ces « échoppages » inconsidérés, nous citerons le numéro du *Journal officiel* du 17 février 1917, où l'on put lire la citation d'un capitaine, un vieux soldat de 1870 qui avait repris du service en 1914 et qui « blessé pour la

---

FEUILLETON DU Temps
DU 14 OCTOBRE 1919

LA MUSIQUE

Au Théâtre-Lyrique de la Gaîté : reprise de la *Belle Hélène*. — Au Cirque d'Hiver : premier concert Pasdeloup.

Mon collaborateur Adolphe Brisson vous a déjà entretenus de la brillante reprise de la *Belle Hélène*, qui vient d'être faite au Théâtre-Lyrique de la Gaîté. Il a parlé de la pièce; il a décerné à l'interprétation de généreux éloges, auxquels je ne puis ni ajouter ni contredire. Il ne me reste qu'à vous dire quelques mots de la musique. Car la *Belle Hélène* est véritablement de la musique, à la différence de tant d'autres opérettes qui vinrent après elle, et ne furent que néant, platitude et pauvreté. Non pas que